

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 juillet 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXV



OTRE supposition est parfaitement juste.

—Que faudrait-il faire pour cela ?

—Peu de chose.

—Mais encore ?

—Je ne puis vous le dire en ce lieu, ni en ce moment.

—Quand et où me le direz-vous donc ?

—Serez-vous libre aujourd'hui à dix heures du soir ?

—Oui.

—Eh bien ! quittez le château au moment précis où dix heures sonneront à l'horloge de Port-Marly.

—C'est facile... Où faudra-t-il aller ?

—Bien près d'ici... traversez la route et descendez sur la berge jusqu'au bord de l'eau

—Vous serez là ?

—Oui, j'y serai.

—Comment vous reconnaîtrez-vous dans l'obscurité ?

—Vous me reconnaîtrez à la voix... je vous parlerai le premier. Est-ce convenu ?... viendrez-vous ?

—Je m'y engage... Et mes cinq cents louis ?

—Vous en recevrez deux cent cinquante ce soir, après cinq minutes de conversation, si nous tombons d'accord, comme cela me paraît plus que probable.

—Et le reste de la somme ?

—Demain, lorsque vous aurez fait ce que j'attends de vous.

—A ce soir donc, mon gentilhomme.

—A ce soir, ma jolie fille.

Le reste de la journée s'écoula sans amener le moindre incident qui mérite de trouver place en ces pages. Pauline, brisée de corps et d'âme, complètement anéantie, sans force, sans volonté, plongée dans une prostration dont il nous serait impossible de donner une idée exacte, fit prévenir Mathilde qu'elle se trouvait plus souffrante, et qu'elle ne pouvait par conséquent aller la rejoindre dans le parc. La jeune fille, très attristée et très inquiète, se hâta de venir retrouver sa belle-sœur et ne la quitta plus jusqu'au soir. Gertrude se glissa hors du château au moment où la cloche un peu fêlée de l'église de Port-Marly sonnait dix heures. La camériste entra ouvrit la grille, traversa la route et descendit sur la berge où Lascars l'attendait.

XXXVI

Pauline passa une nuit horrible... Certes, la malheureuse femme était habituée à la souffrance sous toutes les formes, et jamais cependant, à aucune époque et dans aucune circonstance, ses tortures morales n'avaient atteint un tel degré d'intensité. Et cependant elle ne subissait aucun combat intérieur; rien au monde ne pouvait ébranler sa résolution immuable; elle acceptait même la colère et le mépris de Tancredi, plutôt que de se rendre complice d'une infamie, plutôt que de sacrifier Mathilde à Lascars. Elle ne se faisait point illusion. Elle savait que la vengeance du bandit gentilhomme serait implacable et ne se ferait guère attendre. Seulement, quelle serait cette vengeance ? Pauline l'ignorait. A quel instant et de quelle façon le coup fatal viendrait-il l'atteindre ? elle ne pouvait le deviner, et cette incertitude centuplait l'horreur de sa situation... Le jour parut. Les heures lentes se succédèrent, amenant avec elles à chaque minute des inquiétudes nouvelles qui poussaient l'épouvante de la jeune femme jusqu'au délire et jusqu'à la folie. Le soir arriva; la nuit descendit du ciel et cou-

vrit la nature entière de ténèbres épaisses, moins profondes pourtant que celles qui régnaient dans l'esprit bouleversé de Pauline. Presque mourante, incapable de supporter plus longtemps un supplice au-dessus des forces humaines, n'ayant désormais d'espoir qu'en Dieu, ce suprême consolateur des désespérés, madame d'Hérouville se réfugia dans son oratoire où elle s'enferma, et là, non point agenouillée sur les coussins de velours de son prie-Dieu, mais prosternée sur les dalles de marbre que pressait son front brûlant, elle laissa s'échapper les gémissements, les sanglots, les cris d'agonie, qu'elle comprimait depuis le matin en présence de Mathilde, et qui l'étouffaient. Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux et dégonflèrent un peu son cœur déchiré par les angoisses aux griffes de vautours. Elle éprouva un soulagement très réel, et elle se dit avec une foi profonde :

—Il est impossible que Dieu m'abandonne !

Cette confiance renaissante produisit aussitôt un calme relatif, et Pauline en quittant son oratoire n'était plus la même femme qu'au moment où elle en avait franchi le seuil une heure auparavant. L'oratoire, faisant partie de l'appartement particulier de la marquise, était par conséquent très voisin de sa chambre à coucher. En rentrant dans cette dernière pièce, madame d'Hérouville fut surprise de la trouver plongée dans une obscurité complète. La lampe et la veilleuse auraient dû être allumées depuis longtemps, et pour la première fois les deux caméristes venaient de négliger leur besogne quotidienne. Pauline frappa sur un timbre. Elle ne reçut d'abord aucune réponse, puis elle entendit des portes s'ouvrir, un pas léger se rapprocha et Gertrude, un bougeoir à la main, entra dans la chambre. La camériste, malgré ses efforts pour dissimuler son agitation, semblait haletante comme quelqu'un qui vient de faire une course rapide. Sa physionomie respirait le trouble. Son regard vacillant n'offrait point son expression d'assurance habituelle.

—Madame la marquise a sonné ? balbutia Gertrude d'une voix qu'elle essaya vainement de rendre ferme. Ces symptômes bizarres et caractéristiques passèrent inaperçus de Pauline qui, dans de telles circonstances, n'avait pas, on doit le comprendre, l'esprit porté à l'observation.

—Mademoiselle, demanda-t-elle, comment se fait-il que ma chambre ne soit point éclairée ?

—Je supplie madame la marquise de me pardonner, répondit la camériste. J'avais compté ce soir sur Brigitte, et Brigitte a bien mal justifié ma confiance.

—Pourquoi donc n'étiez-vous pas là ?

—Depuis ce matin un grand mal de tête me fait cruellement souffrir et j'avais cru pouvoir me permettre de respirer un peu sur la lisière du parc... La négligence de Brigitte me cause un vif regret et me prouve que je suis coupable...

—Où sont mes enfants ? reprit Pauline.

—Avec Brigitte, sans doute, et peut-être avec mademoiselle Mathilde.

—Allez dire qu'on me les amène... ou plutôt amenez-les vous-même ici.

—Oui, madame la marquise.

—Mais d'abord, allumez les bougies de ce candélabre.

—Oui, madame la marquise.

Gertrude exécuta l'ordre qu'elle venait de recevoir, et, après avoir attaché la flamme aux bougies diaphanes d'une torchère d'argent bruni, elle quitta la chambre. Pauline, trop faible ou plutôt trop fatiguée pour rester debout, se laissa tomber dans les bras d'une chauffeuse placée près de la cheminée, puis elle baissa la tête et elle attendit, avec une sorte d'impatience fébrile, mais sans inquiétude, le retour de ses enfants.

Quelques minutes s'écoulèrent. Soudain la jeune femme tressaillit; elle se leva brusquement, elle poussa un faible cri, et recula jusqu'à la muraille en donnant tous les signes d'un violent effroi dont la cause était légitime. Un objet d'un très petit volume, mais lourd et résistant, lancé vigoureusement depuis le dehors, venait de briser avec grand tapage une des vitres de la fenêtre, et de s'abattre aux pieds de Pauline, presque sur ses genoux, parmi les débris du cristal. Que signifiait cette agression inattendue ? Madame d'Hérouville se demanda tout d'abord

si quelque invisible assassin, soudoyé par Lascars, n'en voulait point à son existence ?... Un très court instant de réflexion suffit pour lui prouver que cette supposition était inadmissible. Le baron ne pouvait en effet payer sa mort, puisqu'elle emporterait avec elle au fond de la tombe tout l'espoir que le misérable osait fonder sur sa coopération complaisante. D'ailleurs le projectile qui venait de s'introduire dans l'appartement d'une façon si bruyante, ressemblait beaucoup plus à un agent de correspondance qu'à un engin meurtrier... C'était tout simplement un petit lingot de plomb, autour duquel un fil de couleur attachait une feuille de papier pliée d'abord en forme de lettre, puis roulée, Pauline ramassa le lingot, coupa le fil, déroula le papier et lut cette suscription, tracée par une main connue, celle de Lascars : " Message confidentiel pour madame la marquise d'Hérouville. " La jeune femme, en reconnaissant l'écriture, sentit son sang se glacer dans ses veines et ses terreurs un instant assoupies se réveillèrent avec une intensité nouvelle. Toute chose venant de Lascars (elle avait, hélas, de nombreuses et tristes raisons pour en être certaine !) ne lui pouvait apporter qu'un malheur. Cependant il fallait savoir ! Peut-être le message du baron allait-il mettre fin à l'effroyable incertitude qui pesait sur elle depuis la veille et qui l'écrasait... De même que la jeune femme avait brisé le fil, elle rompit le cachet, et lut les lignes suivantes : " Dans notre entrevue d'hier, chère marquise, j'ai eu le tort grave de ne point m'expliquer d'une façon suffisante vis-à-vis de vous et je viens aujourd'hui réparer ce tort. Vous avez dû croire, d'après mon langage et vous avez cru sans doute, que si vous refusiez avec obstination jusqu'au bout de signer le traité d'alliance sollicité par moi, je me vengerais en dénonçant au marquis d'Hérouville le mystère d'une situation sur laquelle vous désirez que ses yeux ne s'ouvrent jamais... Ma vengeance, en ce cas, frapperait principalement, presque exclusivement sur vous, et comme vous êtes une créature plus que parfaite, planant dans les nuages éthérés bien au-dessus des faiblesses humaines, vous avez résolu de tout subir et de tout souffrir, plutôt que de prêter les mains à la transaction dont votre repos présent et votre tranquillité future auraient été le prix. En conséquence, votre attitude de victime résignée ne s'est pas démentie... Vous vous drapez silencieusement dans l'héroïque parti de votre sacrifice, vous attendez les événements, le temps marche, la dernière heure du délai fixé sonnera bientôt, et le signal de l'obéissance s'obstine à ne point paraître... Donc il faut vous ouvrir les yeux malgré vous, et vous forcer la main dans votre intérêt. Je vais le faire... Je frapperai des coups terribles, non pas sur vous, mais sur ceux qui vous sont chers ! Je mettrai la solitude et le désespoir autour de vous. J'atteindrai successivement votre mari, vos deux enfants et votre belle-sœur... J'ai commencé déjà, afin qu'il vous soit impossible de douter de ma résolution inébranlable, en même temps que du pouvoir à peu près sans limites dont je dispose pour accomplir cette résolution. A l'heure présente, la vie du marquis d'Hérouville ne tient qu'à un fil. Aujourd'hui même dans la rue Saint-Dominique, à la porte de son hôtel et en présence de nombreux témoins, le marquis d'Hérouville a été insulté et provoqué par un gentilhomme à ma dévotion que j'avais chargé de cette besogne... La rencontre est inévitable... Elle aura lieu demain, à moins que cette nuit je n'en ordonne autrement... Or, le gentilhomme en question n'a jamais manqué son coup... Il s'est battu cent vingt-quatre fois, il a laissé sur le terrain les cadavres de ses cent vingt-quatre adversaires. M. d'Hérouville complètera, sans aucun doute, le chiffre rond de cent vingt-cinq... C'est à vous, madame, qu'il appartient de prononcer à l'instant et sans appel sur le sort de votre second mari, s'il meurt demain, il mourra tué par vous, bien plus que par l'épée qui le frappera droit au cœur. Ce n'est pas tout encore, appelez vos enfants, madame la marquise, un seul viendra, l'aîné, celui qui porte le nom de Lascars... Le fils du marquis est entre mes mains, précieux otage que je vous rendrai seulement au prix d'une soumission absolue... Croyez-moi donc, car le conseil que je vous donne est de ceux qu'il faut croire, subissez la loi du